

*Une petite
servante savante*

Lise Antunes Simoes

CHAPITRE 1

Mildenhall, 1862

_ Tu trouves pas qu'elle est jolie ?

_ Qui ça ?

_ La fille Nichols. T'as pas vu tous les sourires qu'elle nous a lancés, quand on était là-bas ?

Calder coula un regard soupçonneux vers son frère. James avait ces yeux pétillants d'enthousiasme qui auguraient le début d'un nouveau caprice.

_ J'ai pas fait attention, répondit Calder. De toute façon, avec toi, toutes les filles sont jolies, on peut pas dire que t'es très exigeant là-dessus... Tu veux en faire ta bonne amie ?

_ Pourquoi pas ! Elle est assez jolie, et puis elle est gentille. Sa sœur s'est mariée l'année dernière, alors elle va sûrement pas tarder à vouloir faire pareil.

_ Qu'est-ce que tu fais de Melinda ? Tu l'as déjà oubliée, celle-là ?

_ Non, mais j'peux pas tout miser sur un seul cheval, avoua James avec un petit rire.

_ N'empêche, j'attends de voir la tête de Pa quand tu lui diras que tu t'es encore trouvé une petite fiancée.

_ Il dira bien ce qu'il voudra. J'passerai pas toute ma vie à la ferme avec vous, tu sais... Ah, mais vous allez vous calmer, vous autres ! s'écria-t-il brusquement.

Les deux garçons revenaient de la foire aux bestiaux, où

ils étaient allés chercher les porcs que leur père avait commandés quelques jours auparavant. S'il n'y avait eu qu'une seule bête à transporter, on l'aurait amenée à pied, car Marlborough n'était qu'à deux miles, mais pour quatre jeunes pourceaux aussi vifs et remuants qu'il est possible de l'être, il avait fallu atteler la charrette et la couvrir d'un solide grillage pour que les bêtes ne passent pas par-dessus bord. Les faire monter avait été tout un exercice, et à présent qu'elles étaient enfermées, elles ne cessaient de crier et de s'agiter dans tous les sens, en faisant brinquebaler la charrette sur le chemin.

Pour la énième fois depuis le début du trajet, James se retourna pour leur lancer une injure et donner des coups de poing sur la grille, mais l'effet de surprise ne dura qu'un instant. À peine le garçon leur avait-il tourné le dos que les petits porcs recommencèrent à gigoter, à grogner et à passer frénétiquement leurs museaux à travers les barreaux, pour flairer les odeurs portées par le vent.

_ Elles sont folles, les bêtes à Nichols ! Qu'est-ce qu'il leur donne à manger, j'te demande un peu ! soupira James. La prochaine fois, on mettra une toile par-dessus, ça évitera peut-être qu'elles s'énervent autant.

Son frère, aussi placide que le cheval qu'il conduisait, haussa les épaules sans rien dire. De toute façon, les toits de la ferme se dessinaient à travers les arbres, il n'y en avait donc plus pour très longtemps à endurer ce tintamarre.

Un instant plus tard, au détour du virage, ils aperçurent une silhouette familière qui marchait sur la route. James, oubliant sa mauvaise humeur, lança gaiement :

_ Oh là ! Fanny ! On t'ramène ?

La jeune fille accueillit avec un large sourire la charrette qui ralentissait à sa hauteur.

_ Si j'avais su que vous alliez à Marlborough aujourd'hui,

je vous aurais attendus là-bas pour rentrer avec vous, répondit-elle. Vous êtes allés chercher les cochons ? Je croyais que vous deviez faire ça demain, seulement ?

_ On a changé d'avis quand on a compris qu'il allait pleuvoir demain, expliqua James.

Fanny se pencha vers les petits groins excités qui reniflaient dans sa direction.

_ Qu'est-ce qu'ils sont beaux ! s'exclama-t-elle. Pa va être content !

_ Il va surtout demander pourquoi t'étais pas à la maison. Où est-ce que t'étais ? fit Calder.

_ Chez le révérend Miller. Je devais lui rendre un livre.

_ T'as pas bien fait ça, alors, vu que t'en as encore un dans les bras, railla son frère en pointant le livre que la jeune fille serrait contre elle. Ça pouvait pas attendre au prochain marché ? T'avais pas mieux à faire de ta journée ?

_ Fiche-lui la paix, protesta James en se poussant sur le banc pour faire une place à sa sœur. Pa va déjà s'occuper d'lui faire des reproches, t'es pas obligé de t'y mettre, toi aussi...

Calder grommela encore un peu, mais les deux autres l'ignorèrent.

Quelques minutes plus tard, alors que la charrette s'engageait dans la cour de la ferme, un homme sortit de l'étable. Lowell, comme souvent, n'était pas de bonne humeur.

_ Ça y est, vous vous êtes enfin décidés à rentrer ? Vous deviez être de retour y'a une heure déjà ! Allez pas croire que j'avais réparer le toit de l'appentis tout seul ! leur cria-t-il.

_ On arrivait pas à attraper les bêtes. Ç'a été l'enfer pour

les grimper là-dedans, expliqua Calder en sautant à terre.

_ Mais on a réussi ! ajouta James. Regarde, Pa, ils sont déjà un peu gras... Un sale caractère, pour sûr, y savaient pas s'tenir sur la route, mais j'ai hâte de goûter à ce jambon-là !

Lowell s'approcha pour observer les bêtes. S'il était satisfait de son achat, il prit garde de n'en rien montrer.

_ Et toi, t'étais où ? reprit-il en s'adressant à Fanny. Le souper va pas s'faire tout seul !

_ Je sais, Pa, mais j'ai tout préparé avant de partir.

_ T'étais où ? insista son père en durcissant le ton.

_ À Marlborough, chez le révérend.

_ Encore tes histoires de livres !

_ Faut bien ça, si on veut faire d'elle une maîtresse d'école, mentionna James avec un clin d'œil à sa sœur.

Mais Lowell lui lança un regard noir.

_ Ah, va pas l'encourager, toi ! C'est bien la faute à votre mère de vous avoir mis des idées pareilles dans la tête. Pourquoi s'embêter à devenir maîtresse, alors que Fanny sera mariée d'ici deux ou trois ans ? Toute cette peine pour si peu, ça sert à rien. Moi, j'veux pas de ça.

Puis il envoya une bourrade dans le dos de sa fille.

_ Allez, rentre ! La mère a besoin de toi. En plus, on a d'la visite : la veuve Boyd est là.

Sur quoi les hommes commencèrent à décharger les cochons, tout aussi récalcitrants à descendre de la charrette qu'ils l'avaient été à y monter, et Fanny se dirigea vers la maison.

~

Calder Lowell était métayer, comme l'avait été son père

avant lui, et son grand-père, et son arrière-grand-père, et tous ses ancêtres pour autant qu'il sache.

Il louait à un Mr. Shefford, gentleman de son état, vingt hectares de terres situées autour de Mildenhall, un petit village des environs de Marlborough, dans le comté du Wiltshire. La location comprenait un modeste cottage pour abriter la famille, deux granges et plusieurs bâtiments destinés aux bêtes et à l'outillage, ainsi que la permission de chasser le petit gibier dans les bois environnants – à l'exception des faisans, que ledit Mr. Shefford réservait à ses propres parties de chasse.

La famille Lowell se composait du père, Calder, de la mère, Elmira, et de leurs quatre enfants : Calder, James, Fanny et Stuart. Comme les garçons avaient maintenant entre quinze et vingt-deux ans, Lowell avait la satisfaction de disposer d'assez de bras pour faire tourner sa ferme toute l'année, et il se contentait d'embaucher quelques saisonniers supplémentaires pendant les grosses récoltes. Dans la maison, en revanche, c'était une autre histoire. Si la mère et la fille avaient réussi pendant longtemps à assumer le fardeau qui consiste à loger, nourrir et blanchir quatre hommes vigoureux, les choses avaient basculé lorsqu'Elmira était tombée malade quelques mois auparavant. Devenue l'ombre d'elle-même, elle ne pouvait plus faire grand-chose, de sorte que l'essentiel des travaux ménagers reposait désormais sur les seules épaules de la petite Fanny.

Des voisines, solidaires, venaient de temps en temps donner un coup de main. Mais personne n'était dupe. En la voyant décliner aussi vite, on savait qu'Elmira ne passerait pas l'année. Elle qui avait été, il n'y a pas si longtemps encore, une femme solide et travailleuse, c'était un crève-cœur de la voir aujourd'hui aussi maigre, chancelante sur ses jambes et incapable de sortir plus loin que sur le pas de sa porte. Elle passait ses journées assise à équeuter des petits fruits ou des haricots quand elle en

avait l'énergie, ou bien allongée, somnolente, sur une paille que l'on lui avait dressée tout exprès dans la pièce principale.

Son déclin avait été si rapide que son mari n'avait pas jugé bon de faire venir le médecin.

_ Payer une fortune juste pour s'être fait dire qu'il est trop tard ? À quoi bon !

Lowell n'était pas mauvais homme, mais on aurait pu lui reprocher de se montrer trop pragmatique. Pour lui, seuls avaient leur place à la ferme ceux qui pouvaient contribuer à la vie quotidienne. Son épouse lui avait été une aide précieuse pendant plus de vingt ans, et il s'était longtemps réjoui de leur union efficace et sans trop de querelles, mais c'était comme si, en la voyant aujourd'hui condamnée, il s'en était détaché, de la même façon qu'il se détachait sans état d'âme d'une bête malade.

Il se préparait au décès de sa femme avec le fatalisme du paysan vivant au gré des bonheurs et des malheurs qui surviennent sans qu'on ne puisse rien y faire. Il se contentait de s'assurer qu'Elmira n'était pas trop souffrante, acceptait de recevoir chez lui toutes ces voisines que, d'ordinaire, il aurait congédiées sans traîner, et envoyait chercher le révérend dès que la malade en faisait la demande.

Il attendait.

~

Lorsque Fanny entra dans le cottage, une forte odeur lui piqua les narines.

Mrs. Boyd, une habitante de Marlborough, était en train de préparer des œufs au vinaigre. Les bœufs étaient ébouillantés, le vinaigre épicé fumait sur le poêle, et la femme achevait d'écailler trois douzaines d'œufs cuits.

_ Bien le bonjour, Fanny ! lança-t-elle. Ton père m'a dit

que t'allais pas tarder à rentrer. Tu vois, j'suis venue rendre visite à ta mère et, quand elle m'a dit que t'avais prévu mettre en conserve tous ces œufs, j'me suis proposée pour le faire à ta place. Ça sera toujours ça de fait, hein ?... Alors, comme ça, vous avez eu beaucoup d'œufs ? C'est vrai qu'il a fait beau, ces dernières semaines, et les bonnes pondeuses aiment la lumière. Moi aussi, j'ai plus d'œufs que d'habitude, mais j'ai pas autant de poules que vous. Faut dire que c'est pas si grand, chez moi, tu sais bien comment sont les petites maisons de ville. C'est au point que si Marlborough continue de s'agrandir, j'me demande où on mettra les gens ! C'est qu'ils construisent encore une nouvelle maison, dans ma rue, vois-tu. Avec deux étages, pour mettre deux familles. On s'demande quand ça va s'arrêter, tout ça !

Ne répondant que d'un sourire poli à Mrs. Boyd – qui, de toute évidence, savait très bien faire la conversation toute seule –, Fanny retira son chapeau et la cape qu'elle avait sur les épaules, puis se dirigea vers sa mère, allongée sur sa couchette.

Les yeux à demi ouverts, Elmira était dans un état second. Elle s'anima un peu en apercevant sa fille.

_ Tu as besoin de quelque chose, Ma ? lui demanda Fanny. Tu veux que je te prépare du thé ?

_ Je lui ai demandé tout à l'heure. Elle avait besoin de rien, répliqua Mrs. Boyd.

_ Merci, c'est gentil à vous, répondit la jeune fille.

Elle se tourna de nouveau vers sa mère et, en voyant passer une grimace sur son visage, elle lui chuchota :

_ Je vais t'apporter quelque chose.

On ne savait pas exactement de quoi la mère Lowell était en train de mourir. Elle se plaignait de douleurs intenses dans la poitrine, mais elle ne toussait pas, n'avait pas la respiration sifflante, et refusait qu'on la touche ou qu'on la

déshabille pour voir où se trouvait le mal. En l'absence de diagnostic, on n'avait trouvé qu'un seul moyen pour soulager un peu ses douleurs : le gin. Quand elle avait assez bu, les paupières d'Elmira se baissaient, son visage se détendait, et elle pouvait somnoler ainsi pendant une heure ou deux, en donnant l'impression qu'elle reprenait des forces.

Tandis que Mrs. Boyd continuait son babillage au sujet des œufs, des poules, des villes et des voisins, Fanny versa un gobelet de gin et aida sa mère à se redresser pour en avaler quelques gorgées. Elmira finit par vider le tout.

La laissant retomber doucement sur son oreiller, bouteille et gobelet à portée de main, Fanny se tourna alors vers Mrs. Boyd.

_ Ne vous embêtez pas plus, je vais terminer tout cela, lui dit-elle.

_ Non, non, regarde : c'est déjà fini. Il reste qu'à verser le vinaigre et fermer les bouches.

_ Je peux le faire.

_ Pas du tout, pas du tout ! Je termine toujours ce que j'ai commencé, tu vois, insista Mrs. Boyd en riant. Mais c'est vrai qu'il se fait tard, j'imagine que tu dois bientôt préparer le repas. Je vais te dégager de la place sur la table. Va ! T'occupe pas de moi : je ferme les bouches et je m'en vais. C'est que j'ai un peu de marche à faire pour rentrer... Une chance que mes petites sont là pour réchauffer le souper sans m'attendre. On se réjouit jamais assez d'avoir de braves filles à la maison pour nous aider, hein, Mrs. Lowell ?

L'enthousiasme de la veuve ne se rendit pas jusqu'à son hôtesse. Immobile sur sa couchette, les mâchoires serrées, Elmira attendait en silence que l'alcool fasse son effet.

_ Si vous voulez, je peux demander à Calder ou à James de vous ramener à Marlborough, proposa Fanny. Je crois

qu'ils n'ont pas encore dételé le cheval.

_ Ma foi, pourquoi pas ? Ou peut-être ton père ? Avec le jour qui va tomber bientôt, j'avoue que j'dirais pas non.

Fanny se garda bien de réagir, mais elle rit intérieurement en imaginant la réaction de Lowell si elle lui demandait de bien vouloir raccompagner la voisine. « Et puis quoi, encore ? » crierait-il. « Est-ce que je travaille pas déjà assez comme ça ? Est-ce que je dois encore servir de cocher à tous ces gens à qui j'ai même pas réclamé qu'ils viennent chez moi ? »

_ Je vais aller demander, répondit-elle néanmoins, en ressortant de la maison.

~

Chez les Lowell, on ne rechignait pas à la tâche. C'était une caractéristique familiale.

Ce n'est pas en se tournant les pouces que le père avait mené sa ferme au niveau de prospérité dont elle bénéficiait aujourd'hui. À Mildenhall, on lui enviait sa réussite et la résilience tranquille avec laquelle il se remettait des mauvaises années. Que les récoltes soient bonnes ou non, les Lowell avaient toujours du pain, du lard et de la bière en quantité sur leur table.

En contrepartie de cette sécurité financière, toute la famille trimait du matin au soir. Lowell avait mis ses enfants au travail dès leur plus jeune âge, en bataillant sans répit avec sa femme au sujet de l'école – une perte de temps, selon lui. Il avait voulu que ses fils apprennent à lire, à écrire et à compter, afin de tenir correctement des livres de comptes, signer des contrats et discuter d'égal à égal avec leur propriétaire, Mr. Shefford, mais aussitôt ces bases acquises, les garçons n'avaient plus quitté la ferme. Quant à Fanny, dont le statut de fille justifiait encore moins qu'elle fréquente longtemps l'école, il n'y avait consenti que pour acheter la paix devant l'insistance de sa

femme et à condition que cela ne ralentisse pas le train de la maison. Elmira, déterminée, avait donc travaillé dur pour permettre à Fanny d'étudier jusqu'à quatorze ans dans la petite école caritative de Marlborough.

N'ayant jamais rien connu d'autre que cette vie de labeur, les frères et la sœur s'acquittaient de leurs tâches quotidiennes sans se plaindre. James était le seul qui donnait du fil à retordre à son père. Enfant, il avait été le plus récalcitrant de la fratrie et, par conséquent, celui qui avait pris le plus grand nombre de coups et, à présent qu'il était devenu adulte et que son père ne pouvait plus se permettre de le corriger, leurs mésententes perduraient sous la forme de mémorables disputes.

Il faut dire que James ne voyait pas l'intérêt de s'investir dans la métairie. Puisque ce n'était pas lui qui en hériterait, à quoi bon ? À bientôt vingt ans, il préférait tourner autour des filles de la région, réclamait une avance sur son héritage afin de se marier vite et de s'acheter une petite terre à lui ; et devant le refus catégorique de son père, il menaçait parfois de quitter la maison sur un coup de tête pour se faire soldat ou marin. C'était le genre de chose dont il était tout à fait capable et cela mettait Lowell en furie.

Elmira, qui choisissait avec soin ses batailles et qui n'avait pas toujours défendu ses enfants face à leur père, avait tout de même osé prendre le parti de James, dont elle comprenait la position inconfortable. Pendant un temps, elle avait essayé de raisonner son mari, mais aujourd'hui, devenue malade et faible, elle ne pouvait plus rien.

L'aîné, Calder, tenait à son frère le même discours que leur père :

— Te marier ? Avec qui ? Pour vivre où ? De toute façon, tu peux pas encore le faire sans l'accord de Pa, et tu vois dans quel état ça le met chaque fois que t'en parles. C'est trop tôt. Attends encore quelques années, t'as le temps.

Quant au benjamin, Stuart, c'était un garçon renfermé, dépourvu d'une quelconque opinion sur la question et peu enclin à s'opposer à qui que ce soit. En fin de compte, la seule qui prenait encore la défense de James lorsque surgissaient les discussions houleuses, c'était Fanny.

Le frère et la sœur s'entendaient bien. Il était difficile, d'ailleurs, de ne pas s'entendre avec Fanny. Jeune fille tranquille et accommodante, elle avait le sourire facile et toujours une chansonnette à fredonner, cultivant sa bonne humeur pour alléger un peu le poids des interminables journées. À seize ans, elle était solidement bâtie, les épaules noueuses, les bras secs et musclés par le travail, la poitrine menue et les hanches assez développées pour envisager de futurs accouchements sans trop d'inquiétude. Elle n'était pas particulièrement jolie, mais elle avait de beaux cheveux bruns, lisses et épais, et des yeux intelligents qui démontraient à qui prenait le temps de s'y attarder qu'elle était animée d'une vie intérieure bien plus riche que ce qu'elle laissait transparaître. Il fallait la perspicacité d'Elmira ou de James pour comprendre qu'il y avait en Fanny un potentiel digne d'intérêt.

Une autre personne l'avait constaté également : son institutrice. Fanny assimilait vite, comprenait ce qu'on lui enseignait au lieu de débiter sans réfléchir des choses apprises par cœur, avait une mémoire impressionnante et tissait des liens pertinents entre des sujets divers et variés. L'institutrice était venue parler à Elmira plusieurs fois, pour lui faire comprendre qu'une simple fille de ferme comme Fanny avait des chances, en étudiant bien, de devenir enseignante et d'accéder ainsi à une vie un peu moins dure. C'est pour cela qu'Elmira avait lutté si longtemps pour laisser Fanny à l'école, et quand Lowell avait refusé d'entendre parler d'études supérieures, elle s'était arrangée pour fournir à sa fille des livres avec lesquels cette dernière poursuivait son éducation tant bien que mal.

Ce n'était pas chose facile, car la famille appartenait à la paroisse de Mildenhall, tenue par le vieux révérend Kemp qui, lui non plus, ne voyait pas l'intérêt d'instruire une future ménagère. Elmira s'était donc tournée vers le révérend Miller, à Marlborough, un pasteur plus ouvert d'esprit, ayant en plus l'avantage de posséder une bibliothèque bien garnie. Depuis trois ans, c'est lui qui prêtait à Fanny tous les livres qu'elle souhaitait, et il prenait même le temps, le dimanche après le catéchisme, de lui donner quelques leçons de morale, de théologie, de littérature, d'histoire et de géographie.

Mais depuis la maladie de sa mère, Fanny avait dû renoncer aux leçons. Les quelques heures de temps libre dont elle disposait auparavant s'étaient envolées devant la quantité de tâches supplémentaires qu'elle devait désormais assumer.

_ Tout de même, ronchonnait le révérend Miller, c'est le jour du Seigneur ! Ton père ne devrait pas te faire travailler comme ça ! Il faudra que je lui parle...

Il avait bien essayé, le brave homme, mais il s'était fait répondre assez sèchement par Lowell que, dimanche ou pas, il fallait que la maison continue de tourner et que Fanny devait trouver quelque part le temps dont elle avait besoin. Puisqu'elle était pieuse et ne manquait jamais la messe ni la confesse, Dieu ne pouvait pas lui tenir rigueur de passer son jour de congé à s'occuper à des choses utiles.

Terminées, donc, les leçons particulières auprès du révérend Miller. Cela dit, jamais Fanny n'aurait renoncé à ses livres, quand bien même elle débordait de travail. La moindre course à faire à Marlborough devenait une excuse pour passer au presbytère, et si le révérend était absent, sa servante lui ouvrait la porte de la bibliothèque et Fanny se servait à sa guise. Ensuite, de retour à la ferme, elle lisait à la sauvette. Sachant que son père regardait tout cela d'un mauvais œil et la disputerait s'il la trouvait en train de lire au lieu de s'occuper du repas ou du linge, elle s'était

ménagé une petite place dans le buffet de la cuisine, sous les torchons, où elle glissait son livre du moment – hors de la vue de son père, mais à portée de main pour le feuilleter quand elle avait un instant à elle.

Son rythme de lecture avait grandement ralenti, mais c'était toujours mieux que de ne rien lire du tout.

~

_ Allons, fille, dépêche un peu ! Il va faire chaud, aujourd'hui, et j'veux qu'on soit de retour avant midi.

_ Oui, Pa, ça vient.

Fanny se hâta de déposer sur la table les œufs, les haricots, le pain et le lard qui composaient le petit déjeuner. Il n'était pas huit heures du matin, pourtant elle avait déjà les joues rouges et le front luisant. Si son père et ses frères démarraient tout juste leur journée, la sienne avait commencé depuis longtemps.

Elle s'était levée plus tôt que d'ordinaire, car on était lundi, jour de lessive. Profitant de la fraîcheur du petit matin, elle était allée chercher du bois dans l'abri et de l'eau de pluie dans la citerne, et elle avait fait ronfler le poêle. Une fois l'eau bouillante, elle l'avait transportée, seau par seau, dans l'arrière-cuisine, où attendait le linge sale qui trempait depuis la veille dans de grandes bassines. Elle avait remplacé la vieille eau par la nouvelle, ajouté du savon et de la soude, puis brassé l'ensemble pendant près de quarante-cinq minutes – une tâche harassante qui la faisait suer à grosses gouttes et qu'elle détestait par-dessus tout. Après quoi, elle avait longuement rincé et essoré, empilé dans un autre chaudron les vêtements blancs qui nécessitaient encore un peu d'attention ; et sans même prendre le temps d'étirer ses muscles endoloris, elle était repassée aux fourneaux.

Une fois son repas avalé, Lowell prit la direction des bois en compagnie de Calder et Stuart, à la recherche de jeunes

arbres à abattre pour construire une nouvelle clôture, tandis que James partait nettoyer l'étable et la soue des cochons. À peine la porte de la maison se fut-elle refermée derrière eux que Fanny s'effondra sur une chaise. Elle tira à elle le restant de haricots et de lard froids, et se mit à manger en plongeant sa cuillère directement dans le plat. Bientôt, il lui faudrait débarrasser la table et la nettoyer, laver la vaisselle, nourrir les animaux, blanchir les chemises, mettre à sécher le reste du linge, préparer le repas de midi et vaquer à toutes les autres activités qui composent le quotidien d'une fille de ferme. Mais, pour le moment, elle ne pensait à rien. Le regard absent, elle rassasiait son estomac affamé et reposait son dos fourbu.

Elmira, étendue sur sa couchette, une bouteille de gin à portée de main, l'observait sans rien dire. Elle voyait bien la quantité de travail qui incombait désormais à sa fille, et elle culpabilisait de ne pas pouvoir l'aider autrement qu'en écosant des pois, en remplissant des bocaux ou en faisant un peu de couture. Le monde ne tournait plus comme il le devrait : c'était Fanny qui aurait dû aider sa mère, pas l'inverse.

Lorsque la jeune fille repoussa son assiette et se leva pour débarrasser, Elmira se leva aussi, non sans difficulté. Elle se dirigea vers l'escalier.

_ Ma ! Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta Fanny.

_ T'occupe pas.

_ Mais tu vas tomber !

_ Non, je fais attention. Laisse... Nettoie la table, plutôt.

Lentement, en s'agrippant comme elle le pouvait au mur, Elmira grimpa les marches du petit escalier tout raide qui menait aux trois chambres de l'étage. Fanny l'entendit ouvrir la grande armoire de la chambre parentale.

Lorsque sa mère réapparut en haut de l'escalier, elle l'aida à descendre sans se rompre le cou et la raccompagna vers

sa couchette.

_ Assieds-toi une minute, fit Elmira. J'ai quelque chose pour toi.

Elle tenait entre ses doigts un petit médaillon doré, au bout d'une chaîne. De forme ovale, il était gravé au dos d'un motif celtique représentant une triple spirale, tandis que la face comportait un verre au travers duquel on apercevait un portrait peint en miniature. Fanny ouvrit délicatement le couvercle pour mieux voir.

_ C'est joli... C'est toi ? demanda-t-elle.

_ Oui. Y'a longtemps. J'avais à peu près le même âge que t'as aujourd'hui. Ma mère me l'a offert quand j'ai laissé Cardiff pour venir dans le Wiltshire, c'était un cadeau de départ. Maintenant, il est à toi.

Vingt-sept ans auparavant, Elmira avait en effet quitté le pays de Galles où elle était née, pour trouver du travail d'abord à Swindon puis à Marlborough, où elle avait rencontré Calder Lowell et s'était mariée. Elle n'avait jamais remis les pieds dans son pays natal. Venue avec quatre de ses frères et sa sœur Frances – dont Fanny avait été la filleule et portait le prénom –, il ne lui restait aujourd'hui plus qu'un seul frère, installé à Swindon, tous les autres étant décédés au fil du temps. Ce serait bientôt son tour de quitter ce monde et, devant un tel geste, sa fille ne se fit pas d'illusions : il ne s'agissait pas d'un cadeau, mais d'un héritage.

C'était la première fois que Fanny voyait ce médaillon. Elle savait que sa mère possédait quelques bijoux de valeur, qu'elle portait aux grandes occasions, mais il s'agissait essentiellement de ceux transmis par la famille Lowell. Celui-ci, en revanche, provenait de la lignée maternelle.

_ Tu pourras faire peindre ton propre portrait, un jour, pour le donner à ta première fille, quand t'en auras, poursuivit Elmira. C'est ce qu'avait fait ma mère, et sa

mère à elle aussi...

_ Je ne ferai jamais ça, répondit doucement Fanny. C'est la seule image qu'il va me rester de toi, je ne voudrais pas la perdre.

_ Suffira de te regarder dans un miroir pour te souvenir, rétorqua sa mère avec un sourire. Tu vois pas à quel point on se ressemble, toi et moi ? Quand t'étais toute petite, déjà, Frances arrêta pas de me répéter que t'étais mon portrait tout craché. Ç'a pas changé. D'ailleurs, j'suis sûre que la plupart des gens qui verront ce médaillon vont penser que c'est ton portrait à toi, pas le mien.

Fanny eut la gorge serrée en imaginant le jour où elle devrait expliquer qu'il s'agissait là de sa mère décédée. Mais elle refoula les larmes qui lui montaient aux yeux. On ne pleurait pas chez les Lowell. On absorbait sans rien dire les événements de la vie et on continuait son chemin en s'adaptant du mieux que l'on pouvait. Aujourd'hui, Elmira était encore là, mais dans quelque temps, tout serait terminé et Fanny se retrouverait seule femme de la famille.

Elle n'arrivait pas encore à réaliser ce que serait son quotidien sans sa mère à ses côtés.

_ Garde-le toujours avec toi, poursuivit Elmira en reprenant le bijou pour l'accrocher autour du cou de sa fille. Si tu le portes sous ta robe, tu l'abîmeras pas. Et quand t'auras des misères, dans la vie, pense à moi : de là-haut, je t'aiderai.

Son regard alla du médaillon au visage de sa fille.

_ C'est bien vrai que t'es mon portrait tout craché... murmura-t-elle.

Fanny, prise par une bouffée d'émotion qu'elle ne savait pas comment gérer, enlaça maladroitement sa mère.

_ Merci, Ma. J'y ferai bien attention.

_ Allez, va, maintenant. J'entends les poules et les oies qui

s'énervent, elles ont faim. Après, t'as les chemises à finir.

~

Elmira Lowell rendit son dernier souffle quelques semaines plus tard.

La matinée s'était déroulée comme d'habitude. Elle s'était levée, avait mangé un peu et aidé Fanny à trier et laver un énorme panier de cassis, en prévision du chutney qu'elles avaient prévu confectionner ce jour-là. Une fois le cassis, le raisin, les oignons et les épices mis à cuire, Elmira, fatiguée, était retournée s'allonger sur sa paillasse. Fanny en avait profité pour préparer le casse-croûte des hommes et le leur porter aux champs, puis elle était rentrée en passant par le potager pour y cueillir quelques légumes.

À midi, Elmira n'avait rien voulu manger ni boire, pas même une gorgée de gin. La laissant dormir, Fanny avait d'abord ébouillanté les bocaux pour le chutney, puis elle s'était attaquée au repassage du linge, tout en chantonnant et en faisant à sa mère une conversation à sens unique.

Vers dix-sept heures, les hommes étaient rentrés de leur journée de travail. Affamés, ils s'étaient servi une bonne rasade de bière pour patienter, pendant que Fanny terminait de réchauffer le souper tout en bataillant avec James pour l'empêcher de tremper sans arrêt ses doigts dans le chutney.

C'est au moment de passer à table que Calder se rendit compte qu'Elmira était morte.

Aussitôt, on envoya Stuart chercher le révérend Kemp, qui arriva très contrarié, rouspétant qu'il aurait fallu l'appeler bien plus tôt pour qu'il puisse administrer à la mourante le dernier sacrement. Les voisines de Mildenhall se présentèrent peu après, suivies de leurs époux, à mesure que la nouvelle se répandait dans le petit village. Fanny passa le plus clair de son temps à faire du thé bien fort pour tous ces visiteurs, et le dîner familial qu'elle avait

préparé fut finalement englouti par les uns et les autres. Quant aux pots de chutney, deux voisines se chargèrent de les sceller et de les ranger dans le garde-manger, pour faire de la place.

On veilla plus tard qu'à l'ordinaire. Ce n'était pas encore la veillée funèbre, mais il fallait s'occuper de la pauvre Elmira, qui ne pouvait décemment pas rester sur sa paille, à peine plus haute que le sol, entre le poêle et le buffet à vaisselle. Lowell et deux voisins finirent par la soulever pour la porter jusqu'à l'étage, dans le lit parental, où elle reposerait en attendant l'inhumation. En voyant sa mère ainsi transportée dans l'escalier, avec au niveau de la tête et des mains une raideur anormale qui lui donnait une attitude un peu étrange, Fanny commença à réaliser ce qui se passait. L'expression sur son visage devait être éloquente, car elle sentit bientôt une main se glisser dans son dos.

_ Viens, petite sœur, murmura James en l'entraînant dehors.

Et c'est devant la maison, dans la noirceur de la nuit, que Fanny fondit enfin en larmes dans les bras de son frère.

~

L'enterrement se déroula à Mildenhall, où Elmira s'était mariée et avait fait baptiser tous ses enfants, y compris les trois qu'elle avait perdus en bas âge. C'était à son tour de les rejoindre, dans le petit groupe de tombes au nom des Lowell.

Le révérend Kemp célébra les funérailles dans les règles de l'art, sous un soleil magnifique. Par décence, il avait refusé que les garçons creusent eux-mêmes la fosse de leur mère, et avait demandé à des ouvriers de Marlborough de s'en charger. On avait ensuite passé le reste de l'après-midi dans la cour de la ferme, où l'on avait servi sur une grande table de quoi boire et manger à la quarantaine de visiteurs qui avaient accompagné la défunte jusqu'à son dernier

repos. L'oncle Cédric, dernier frère vivant d'Elmira, avait fait le déplacement depuis Swindon, mais il était venu sans sa femme ni ses enfants, et il était reparti avant la nuit.

Les jours qui suivirent parurent à Fanny totalement surréalistes. Dès le lendemain, son père et ses frères étaient repartis travailler aux champs, tandis qu'elle était restée seule pour vaquer à ses propres tâches. Tout semblait comme avant, mais rien ne l'était plus.

Les femmes de Mildenhall se relayèrent pour passer la voir une à deux fois par jour, afin de s'assurer que la vie quotidienne poursuivait son imperturbable cours. La veuve Boyd, elle aussi, revint souvent en visite. Quant à Mr. et Mrs. Shefford, absents le jour de l'enterrement, ils passèrent plus tard présenter leurs condoléances.

Après avoir dormi avec les garçons pendant les quelques jours où on avait exposé le corps de sa femme dans leur chambre, Lowell retrouva son lit. Le souci que lui avait créé la maladie d'Elmira s'était envolé. Il ne se réjouissait pas particulièrement d'être veuf, car il savait que l'absence de son épouse allait peser sur le rythme de la ferme, mais on le sentait soulagé de n'avoir plus à endurer l'incertitude des derniers mois.

— On a de la chance dans notre malheur, déclara-t-il. Elle est morte avant le gros des moissons. Vous imaginez, si on avait dû organiser des funérailles en même temps que rentrer le grain ? Ça aurait pas été possible, croyez-moi ! Ça aurait pas été possible ! On aurait été forcés de faire un enterrement à la hâte... Alors que là, les choses se sont faites comme elles le devaient. C'est bien. C'est mieux pour elle.

C'était le genre de commentaire que n'importe quel fermier des environs aurait pu formuler, du moins à voix basse.

Il n'empêche qu'aux yeux de ses enfants, Lowell parut ce jour-là beaucoup trop pragmatique.